



«On doit ignorer que je suis rentrée»

Depuis son retour en Chine sans mari ni enfants, Qiuhong vit dans la «honte» et la solitude.

De notre correspondante à Pékin PASCALE NIVELLE

QUOTIDIEN : mercredi 26 décembre 2007

«Depuis que je suis revenue, je n'ai pas fait un pas dehors. Je ne veux voir ou appeler personne. On pourrait s'apercevoir que mon numéro est chinois. Tout le monde me croit heureuse en France.»

C'est la «honte» qui paralyse Zhou Qiuhong (1). Dans son village proche de Wenzhou, grand port du sud-est de la Chine qu'elle croyait ne jamais revoir, seule sa famille proche connaît son histoire. Son expulsion est un secret : *«Je ne peux pas vivre chez mon père, tout le monde se connaît dans son village. On ne doit pas savoir que je suis rentrée.»* En 1998, toute la famille s'était cotisée pour payer son départ. 100 000 yuans (10 000 euros), une véritable fortune. Depuis, Qiuhong n'avait donné que de bonnes nouvelles. Son travail dans un restaurant parisien, son mariage avec Pan, la naissance de ses deux enfants, des petits Français.

«Garder la face». Depuis son retour «honteux», le 20 septembre, Qiuhong préfère se terrer chez une cousine d'un autre village, qui la présente comme «une amie de passage». Il faut «garder la face», comme on dit en Chine. Parfois, elle prend le téléphone et appelle Clément, 4 ans et demi, Cécile, 16 mois, et son mari, Pan, les imaginant dans leur petit studio du quartier chinois de la rue du Temple à Paris : *«Je ne peux pas leur parler. Je pleure. Eux aussi. C'est tout...»* Ni photos, ni souvenirs, ni argent. Qiuhong a été expulsée sans bagages, avec les vêtements qu'elle portait lors de son arrestation. Elle est montée dans un avion de ligne régulière les pieds et les mains enchaînés, portée par quatre policiers. *«On était deux dans ce cas, un Chinois de Tianjin et moi, morts de honte. Beaucoup de Français protestaient, mais ça n'a servi à rien.»* Dans l'avion, elle a hurlé jusqu'à ce qu'on la détache. Un ami de la famille lui a prêté de quoi prendre un train pour Wenzhou. Il y avait presque dix ans qu'elle avait quitté son village. *«La Chine a tellement changé ! Il y a des gratte-ciel partout, les gens vivent beaucoup mieux. Même à la campagne, les maisons sont plus belles.»*

En 1998, la croissance n'avait pas encore touché les campagnes. Institutrice en contrat précaire rémunérée 60 euros par mois, Qiuhong, 25 ans, déjà trop vieille pour être célibataire, s'était mise à rêver d'un autre destin que celui des paysannes du Zhejiang. Dans cette province d'immigration, de nombreux passeurs promettaient «une belle vie à l'étranger». Qiuhong était partie seule. Fausse touriste dans un avion pour Paris, porteuse de l'espoir de toute sa famille, avec quelques centaines de yuans pour débiter une nouvelle existence. Elle ne connaissait personne, ni le moindre mot de français. Son arrivée à Paris a été rude. Course aux papiers jamais obtenus, petits boulots dans les arrière-cuisines de restaurants, nuits en dortoirs loués par des compatriotes cupides, terreur permanente d'être contrôlée. Un jour, elle a rencontré Pan, un garçon de Wenzhou, clandestin et cuisinier comme elle. Ils se sont mariés en 2003 : *«Je portais une robe blanche à l'occidentale, on a envoyé les photos à la famille.»*

Fils scolarisé. Après quelques années, ni l'un ni l'autre ne parlaient français. Ils louaient leur petit logement 600 euros par mois et possédaient une carte de sécurité sociale. Leur fils était scolarisé. Ils attendaient 2008 en tremblant : *«Au bout de dix ans, on obtient les papiers. Je n'ai pas eu de chance...»* En septembre, la police a débarqué dans son restaurant et l'a arrêtée avec un autre clandestin chinois. Ensuite, elle n'a plus rien compris, sinon qu'elle arrivait dans «une prison pour femmes, loin de Paris». Elle n'a revu ses enfants et son mari que le jour du procès, refusant de les rencontrer au centre de rétention. Pan lui a fait passer un téléphone portable, a trouvé l'avocat et réuni les papiers. *«Je croyais qu'avec mes deux enfants je serais protégée, qu'ils n'iraient pas si loin... mais j'ai été condamnée à être expulsée. Le Chinois arrêté avec moi a pu rester en France alors qu'il n'a qu'un seul enfant. Je ne comprends pas la logique.»*

Au village, Qiuhong fait le ménage pour payer sa pension et se cache dès qu'on sonne à la porte. Sa famille l'ignore, les journées passent, solitaires et «interminables», dans l'angoisse d'apprendre que son mari, sans travail depuis deux mois, a été expulsé à son tour. Son seul espoir : que Pan obtienne enfin ses papiers, un véritable salaire et qu'ils soient enfin réunis grâce au regroupement familial. *«Nos enfants sont français. Notre vie est à Paris. Ici, nous n'avons plus rien.»*

(1) Qiuhong refuse de recevoir qui que ce soit, mais a accepté plusieurs entretiens par téléphone.

<http://www.liberation.fr/actualite/societe/300325.FR.php>

© Libération